

Ici et maintenant

Des nouvelles du *Grand Nord*

Il y a deux mois, je me suis aventurée sur le territoire que les Vikings se sont amusés à nommer Groenland, « terre verte ». Aujourd'hui, la chaleur humaine des habitants suffit pour motiver au voyage. **Rencontre avec une population en pleine adaptation.**

Uummannaq en été. L'eau entoure le village pendant trois mois seulement avant de laisser place à la banquise.

Le Groenland, on en parle dès que la calotte glacière craque ou qu'un glacier se rompt... C'est pourtant plus que ça ! Rassurez-vous, je ne suis pas morte de froid pendant mon périple dans le Grand Nord. Je n'ai pas non plus perdu un doigt ou un orteil dans l'aventure. Il a pourtant fallu répondre aux inquiétudes de mon entourage. Car choisir de s'envoler pour le Groenland, c'est susciter la surprise, l'incompréhension, voire la peur. Et pourtant, jamais pays n'a conservé une nature si sauvage, une chaleur et une confiance de vivre si intacte. S'aventurer en terre boréale, c'est faire l'expérience de l'authentique.

L'ici et maintenant

A chaque voyage en terre inconnue, on apprend très vite à dire « merci », « bonjour » ou « au revoir » dans la langue locale. Pas au Groenland. Le premier terme que ma bouche a dû apprivoiser est « imara ». Plus qu'un mot, une véritable philosophie. **Comment le comprendre ?** Comme un « In sha'Allah » du nord, la connotation religieuse en moins. Car si les Inuits ont absorbé les croyances protestantes des colons danois, ils n'en sont pas moins restés des êtres vivant en symbiose presque totale avec la nature. Là-bas, on vit plus qu'au rythme des saisons, on construit sa vie autour de la nature tantôt paisible, tantôt violente. « Peut-être, si la météo le permet » est donc une interprétation possible de ce mot qui traduit un réel mode de vie. Alors, lorsqu'un jour, je demande à Ole Quist, l'un des chasseurs d'un petit village du nord appelé Uummannaq : « Demain, la météo s'annonce calme. **Penses-tu que ce soit un jour propice pour la chasse au phoque ?** » Il me répond avec un large sourire édenté :



Au Groenland, on se marie en habits traditionnels faits de peaux de phoque ou de fourrure d'ours polaire.



Le flétan est un produit phare de la gastronomie du pays.

« Imara ». Accepter la vie, être patient, être ancré dans le présent et dans la réalité... des leçons de vie qui rendent les moments partagés tellement riches, loin des angoisses de nos vies surmenées. Voilà le nouveau spirit que je veux adopter !

Bénéfiques changements climatiques ?

Au Groenland, je n'ai presque rencontré que des personnes enthousiasmées par les changements climatiques. Choc ! Là-bas, pas d'angoisses importantes liées à l'avenir de la planète. « Imara, on s'adaptera comme nos ancêtres l'ont fait avant nous », m'ont répété nombre de Groenlandais. Pour eux, la hausse des températures, ça représente avant tout de nouvelles opportunités économiques. Plus chaude, la mer accueille désormais de nouveaux poissons comme des maquereaux, des saumons ou encore des cabillauds plus gros qu'à l'habitude. Libérées des glaces, les roches dévoilent leur contenu en métaux intéressants à extraire. Et puis, ces dernières années, le Groenland est devenu l'une des dernières terres promises des géants du pétrole. Si toutes ces nouvelles réalités se concrétisent, le pays pourrait bien revendiquer, d'ici quelques décennies, son indépendance tant désirée.

Mais cette positive attitude est-elle réellement possible ?

En prêtant l'oreille, je me suis rendu compte que les inquiétudes grandissent malgré tout. « L'été est de plus en plus pluvieux et l'automne amène maintenant son lot de tempêtes, des phénomènes que nous connaissons peu et qui rendent dangereux nos déplacements. Les icebergs qui nous entourent sont aussi de plus en plus gros », me renseigne Ole Quist. Avant mon arrivée à Uummannaq, un tsunami créé par un gigantesque iceberg avait en effet dévalé sur les côtes de la petite île détruisant les barques amarrées et noyant les chiens attachés aux alentours. Il a suffi d'un jour pour déblayer la côte... une côte qui ne cesse d'accumuler les « mauvais hivers », ceux où la banquise, trop fine, disparaît aussi trop vite. Les signes du réchauffement sont là. Les Inuits le sentent, mais l'acceptent, presque avec sagesse.

Le partage de la baleine

« Une fois nos stocks de nourriture complets pour l'hiver, nous ne nous soucions que des besoins d'aujourd'hui et de demain », m'explique Lisii, une enseignante qui m'a invitée à partager un plat de flétan avec elle. Et elle ajoute, « ce mode de pensée rend d'ailleurs difficile la mise en place d'une logique industrielle. Le Groenlandais ne vit pas pour faire de l'argent mais pour nourrir sa famille et la communauté ». Ça m'a en effet sauté aux yeux : au Groenland, le clan reste sacré, réminiscence de la vie nomade d'antan. Un vivre ensemble qui est encore partout présent.

Comment illustrer cette attitude si lointaine de notre individualisme grandissant ? Par l'épisode de la capture de la baleine blessée par exemple. A Uummannaq encore, vingt pêcheurs se sont un jour associés pour harponner le géant marin nageant dans les eaux des alentours. Une telle prise, ça représente près de 60 tonnes de viande. Curieuse, j'ai cherché à en acheter quelques grammes (ça fait partie des délicatesses locales). Et pourtant non ! La baleine blessée est un butin que l'on ne vend pas mais que l'on partage au sein de la communauté. De quoi nourrir le village de 2.300 habitants, les personnes âgées et les plus démunis toujours en priorité.



Uummannaq signifie "la montagne en forme de cœur".

L'apprentissage de la modernité

« Autrefois, il nous suffisait d'un harpon et d'un kayak pour produire notre nourriture. On faisait aussi nos vêtements à partir des peaux d'animaux chassés. On ne gagnait presque pas d'argent mais on était heureux. Simplement. Aujourd'hui, la machine remplace l'homme. La télévision est devenue indispensable et les vêtements s'achètent à la boutique », explique Ole Quist. Cette évolution, ce chasseur de 62 ans m'a avoué la vivre comme une perte de dignité, un encouragement à la paresse.

C'est vrai qu'il est loin l'imaginaire esquimau de l'igloo, des habits en fourrure et des viandes faisandées. Aujourd'hui, les adolescents s'identifient comme partout dans le monde aux stars américaines et se baladent avec le smartphone dernier cri. Au Groenland, on ne mange donc plus uniquement du phoque ou de la baleine, mais on trouve aussi tout le nécessaire pour faire des sushi japonais ou un curry indien. La mondialisation a frappé à leur porte depuis moins de cinquante ans et elle s'y est engouffrée vite, si vite. Trop vite disent certains. « Les Groenlandais se sont toujours adaptés aux variations climatiques, mais, à la modernité, ils n'y parviennent pas », souligne René, un Danois expatrié depuis près de 15 ans.

La fin des chiens de traîneau ?

Aujourd'hui, certains symboles disparaissent... Les femmes n'apprennent plus à leurs filles à tanner les peaux de phoque ou les pères à leurs garçons à pêcher ou chasser. Une nouvelle réalité qui m'encourage à aller visiter une école qui a ouvert ses portes depuis peu à Uummannaq. L'établissement a à cœur d'instruire une trentaine de jeunes dans l'art de la chasse et de la pêche. « Les pratiques d'hier n'ont pas à disparaître mais simplement à être remises au goût du jour », m'explique Ole Larsens, le directeur. Sans cela, c'est toute une culture qui s'effrite, emmenant avec elle d'autres symboles comme les chiens de traîneau.

Les traîneaux n'attendent que la formation de la banquise pour être utilisés à nouveau.



Au-delà du cercle polaire, ces imposantes bêtes, mi-chiens, mi-loups, entourent encore chaque maison en attente d'une course, une fois la banquise venue. Mais certains Groenlandais commencent à préférer la moto-neige dont ils estiment l'entretien moins lourd. D'autres vont jusqu'à se débarrasser de leurs animaux – souvent à contrecœur – suite à la succession de mauvaises banquises ces dernières années qui rendent les sorties en traîneau problématiques. Ces chiens, ce sont pourtant une part importante de l'identité inuit, aujourd'hui malmenée par les variations sociétales et environnementales.

Alcool, sexe et dérive

L'écart se creuse désormais gravement entre les chasseurs ou pêcheurs traditionnels et les Groenlandais éduqués volant jusqu'au Danemark pour trouver un enseignement supérieur. Les uns peinent à vendre leurs prises tandis que les autres engrangent des salaires indécentes basés sur les standards de l'ancien colon. Résultat : nombreuses sont les personnes des couches les plus basses de la société à se noyer dans l'alcool – importé évidemment. Mais au Groenland, l'alcoolémie n'est affaire que de week-end ! « Mon père boit jusqu'à n'en plus pouvoir dès le vendredi soir avant d'arrêter le dimanche », m'avoue Jacobs, 17 ans en me jurant ensuite qu'il ne touchera jamais à une seule goutte d'alcool.

Violences familiales ou abus sexuels sur mineurs deviennent alors monnaie courante. « On estime à un tiers des femmes et un tiers des hommes à avoir subi dans leur vie une maltraitance sexuelle, de l'attouchement au viol », me renseigne René. En allant à la rencontre des intimités, les témoignages de ce genre d'épisodes pleuvent. Comme celui de Jessica, abusée par son beau-père pendant son adolescence. « J'ai connu la vraie douleur », me confie-t-elle. Elle me parle sans tabou et me reçoit dans sa petite maison, située à Ilulissat, où elle vit avec son fiancé, pêcheur, et ses quatre enfants. De cet accueil se dégagent une chaleur et une générosité incalculable. « La porte des Groenlandais n'est jamais fermée », me dit-elle. Et j'ai réalisé qu'elle parlait au propre comme au figuré.

Texte et photos : Fanny Leroy ■



Ole Quist navigue entre les icebergs pour aller à la chasse au phoque.



Dès la mi-septembre, les aurores boréales illuminent la noirceur de la nuit. Un spectacle magique.

Reportage publié avec l'aide du Fonds pour le journalisme

Fonds pour le journalisme